

Le jour du rouge

Robert Lévesque

Number 73, Summer 2018

Ducharme sans Ducharme

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/88272ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lévesque, R. (2018). Le jour du rouge. *L'Inconvénient*, (73), 18–19.

LE JOUR DU ROUGE

Robert Lévesque

J'ai parfois parlé à Réjean Ducharme et j'ai souvent parlé de Réjean Ducharme mais – voilà le hic – jamais je n'ai pu parler de Réjean Ducharme à Réjean Ducharme...

Ayant eu la chance de le côtoyer, autrefois, ce n'était jamais Réjean que je lui disais, ni Ducharme, je ne l'appelais tout simplement pas car – le croirez-vous – je devais feindre que je ne savais pas qu'il était Réjean Ducharme...

Se dire salut bonjour allo bonsoir suffisait et la plupart du temps, lorsqu'on était seuls, le silence était là aussi, très à l'aise avec nous, le silence...

On faisait notre boulot ; lui, penché sur les galées, la correction d'épreuves ; moi, assis, mettant la dernière main à un texte. Si l'on se parlait aux pauses, ce qui arriva maintes fois, c'était de tout et de rien, *comme avec n'importe qui*, et je ne me souviens ni de ces cent riens ni de ces mille tous.

Ce protocole de *dissimulation de reconnaissance* que j'allais respecter envers lui s'était imposé de lui-même lorsque Gérard Godin nous avait dit, au comité de rédaction de *Québec-Press*, un lundi matin de 1973, que le type qui viendrait à l'atelier les vendredis pour corriger nos textes serait Réjean Ducharme mais que, *bien entendu, n'est-ce pas, vous comprenez, entre nous, il vaut mieux pour lui que l'on fasse comme si ce n'était pas Réjean Ducharme... D'accord ?* D'accord, Gérard ! La surprise était grande et l'étrange contrat fut aussitôt conclu.

L'écrivain de *L'avalée des avalés*, *Le nez qui voque*, *L'océantume* et *La fille de Christophe Colomb*, ces romans que nous avions tous lus dès leur parution (Ducharme était alors dans sa première décennie de célébrité clandestine, mais avec des fins de mois *comme tout le monde*), était l'un des premiers

arrivés à *manufacture*, rue Benjamin-Hudon ; quand j'y repense, près de cinquante ans plus tard, je le revois intact, sa veste de cuir noire, une canadienne noire l'hiver, les cheveux courts, foncés, bouclés, l'allure lambda mais on n'employait pas le mot *lambda* à cette époque, on disait *ordinaire*, et, *ben ordinaire*, Ducharme l'était. Les culottes *zippées*. Le sourire entrouvert.

Il aurait pu s'appeler Hubert Lepage, Gilbert Valois, Fernand Mondor, Freddy Fafard, Omer Giroux, Tony Gadouas, Jean Sansregret, Abraham Groulx, Guy Durivage, comme l'un des quidams qu'il énumère dans sa chanson *Manche de pelle* (*Encore encore, Fa frette on gèle, Faut faire de quoi*), mais non, il s'appelait bel et bien Réjean Ducharme, notre correcteur qui ne devait pas être Réjean Ducharme tout en l'étant... mais si peu (à mon avis, il avait réglé ça une fois pour toutes : il ne joua pas à être un écrivain répondant au nom de Réjean Ducharme). Sa présence demeura *notre secret*...

Il garait son *bazou* dans le stationnement d'un parc industriel de Ville Saint-Laurent où l'on imprimait dans la nuit du samedi les éditions de notre hebdo politique de gauche, un canard déchainé contre les premiers gouvernements Bourassa ; à la rédaction, dans un entresol de la rue Péloquin à Ahuntsic, il y avait des téléphones noirs à cadran posés sur les bureaux, des machines à écrire manuelles, du papier carbone à glisser entre deux feuilles, du *liquid paper*, le 30 qu'on tapait à la fin de l'article, un bélinographe et de la fumée de clopes. Comme l'écrit Jacques Keable dans *Québec-Press, un journal libre et engagé* (Écosociété, 2015) : « À vrai dire, il y a moins de différences entre la salle de rédaction que l'on voit dans

Citizen Kane et celle de *Québec-Press*, qu'entre cette dernière et les salles de rédaction hygiéniques, informatisées et sans fumée des journaux d'aujourd'hui. »

J'avais une Volkswagen Karmann Ghia dont je n'étais pas peu fier et donc, entre Ducharme et moi le *lift* étant exclu, nous ne nous sommes jamais vus en dehors de cet atelier les vendredis après-midi de tombée. Pas loin d'une centaine de fois.

Quand je repense à cet *inespéré et inattendu* compagnonnage *clandestin* avec le romancier *culte* au caractère si *rentré*, il m'est impossible de retrouver des conversations précises, de réentendre une phrase qui ne serait pas disparue et me reviendrait, gravée dans ma mémoire ; par contre me reviennent son allure taciturne, ses manières toutes simples, ses gestes jamais brusques, son ton de voix bas, son élocution lente, sa façon de ne jamais poser les coudes sur les étals pentus où étaient placées les pages qu'il lisait, sa concentration, sa méticulosité à débusquer les fautes et les coquilles (les couilles, disait-on, façon d'en illustrer une) qui nous avaient échappé et se terraient dans nos articles ; il les extirpait pour donner aux textes une bonne sape.

Comment oublier la fois où je le vis corriger, *comme si de rien n'était*, un carré publicitaire annonçant la parution de son cinquième roman, *L'hiver de force* !

De ce magma mémoriel, je ressors du lot un jour, un seul parmi tant d'autres, car celui-là persiste, incrusté. Nous étions assis tous les deux à la table servant pour la pause, le lunch, les cigarettes et souvent le silence. Il y avait une bouteille de vin, du rouge, je crois bien que c'est moi qui l'avais apportée et je suis sûr que nous l'avions sifflée.

Je l'appelle *le jour du rouge*, c'est ma madeleine, mon pavé inégal, la cristallisation en une seule de nos nombreuses conversations ; cet après-midi se rejoue dans ma tête chaque fois que je pense à Réjean Ducharme correcteur d'épreuves à *Québec-Press*. Sans avoir un souvenir précis des arguments échangés, je sais que nous avons discuté d'un roman de Victor-Lévy Beaulieu, *Un rêve québécois*, qui venait de paraître aux Éditions du Jour et dont il avait examiné le carré publicitaire dans lequel un bout de phrase de ma critique était reproduit : « Une des œuvres les plus fortes de la littérature québécoise. »

Il l'avait lu, ce roman, et me disait ne pas tout à fait partager mon enthousiasme. Dans le brouillard de cet échange ancien volètent encore en souvenir les impressions d'un ping-pong de raisonnements, d'objections, à propos du sujet, du ton, de la manière de VLB qui avait étonnamment choisi d'écrire un roman se déroulant durant la crise d'Octobre (la mère des frères Rose en étant la dédicataire) mais en imaginant une tout autre action (privée, sexuelle et sauvage) sans rapport avec les *événements* qui secouaient le Québec (un homme se saoule à mort et accomplit son « rêve » : tuer, violer et dépecer sa femme dans un bungalow de Montréal-Nord, rue des Récollets – au moment où James Richard Cross y était détenu par une cellule du FLQ).

Comment il attaquait, comment je me défendais ? Je ne sais plus trop. Il trouvait facile et inutile la référence à la crise

d'Octobre, je la trouvais saugrenue mais percutante. Était-ce un coup de génie que de superposer un fait divers sordide et singulier à un grand événement collectif et politique ? Nous jasons... Au-delà des positions littéraires et analytiques de chacun, aujourd'hui perdues dans un grand tout, je me souviens surtout que cette discussion m'étourdissait – in petto : je réalisais (sans pouvoir me frotter les yeux) que j'étais en train de discuter d'un roman de Beaulieu avec Ducharme et que je ne devais absolument pas lui laisser entendre que je savais qu'il était, lui aussi, un romancier, et le plus phénoménal, le plus admiré, le plus célèbre des lettres québécoises.

Engagé volontaire que j'étais dans cette foutue *dissimulation de reconnaissance* (mais là soudain sous le coup d'un continuel frisson d'ordre schizophrénique), je me voyais forcé de respecter l'anonymat du grand anonyme..., son fameux incognito ! De respecter un pacte tacite allant au-delà du raisonnable... C'était une forme d'onirisme du réel auquel je devais participer...

La discussion avait pris fin la bouteille vidée, et il demeure (je viens de le relire) qu'*Un rêve québécois* est un grand livre et qu'en effet la référence à la crise d'Octobre est de l'ordre du caprice, une fougade superflue, tant la furie haineuse et la folie qui animent l'homme tuant et dépeçant sa femme violée pour en donner un morceau de cuisse à son chien hurlant sont une profonde plongée dans la misère humaine d'un *rêveur* québécois. VLB n'a jamais été aussi costaud.

Je pensais alors, et je pense encore que, plus que lui, *l'écrivain qui s'est voulu invisible*, ce sont ses personnages *d'enfants au bord du gouffre de la vie d'adulte* que je cherchais à protéger, que nous protégeions, sans vraiment nous l'avouer, en persistant à ne pas le démasquer. Ne voulant gêner de quelque manière que ce soit le géniteur littéraire de Bérénice Einberg, de Mille Mille, de Iode Ssouvie et de Colombe Colomb, nous le considérions comme un sphinx en retrait, inquiet et inabordable, doué d'un *esprit secret*, le créateur d'un monde qui se serait enfoui en lui, avalé tôt, terré en son âme d'enfant, un monde affermi et refermé ; *lui*, donc, Ducharme, qui s'apprêtait, espérions-nous, à mettre au monde d'autres galopins rebelles, ce serait ensuite *Les enfantômes*, dans des romans en jachère qui aboutiraient sous nos lampes de lecture...

Et ensuite, avec les années s'accumulant sans publications, on a bien vu et deviné qu'il lui resterait, à lui, à continuer de s'en aller seul jusqu'au bout du silence, celui des nuits et des ruelles, celui du repli et du refus, ce silence crâneur des solitaires intempestifs comme le furent jadis Rimbaud en Abyssinie et J. D. Salinger terré au New Hampshire.

Ducharme, à la malheure, clamsa comme un seul homme. Dans *La fille de Christophe Colomb*, Colombe murmurait : *Je voudrais mourir sans m'en apercevoir...* ■